

heures de la soirée, ce jour-là, lui parurent interminables. Elle se sentait agitée, fiévreuse, dévorée par l'angoisse. Enfin, dix heures sonnèrent. Jeanne s'occupait, comme de coutume, à préparer les feuilles de visite, et prolongeait à dessin ce travail, afin de s'assurer "de visu" que la sœur Philomène ne manquerait pas de boire son vin de quinquina, ainsi qu'elle le faisait chaque soir. A dix heures précises, la religieuse entra dans sa chambre. La détenue, l'oreille aux aguets, entendit le bruit d'une bouteille heurtant un verre. Presqu'en même temps parut sœur Philomène tenant ce verre à la main.

—Avez-vous bientôt fini, mon enfant ? demanda-t-elle.

—J'ai fini, ma sœur.

—Eh bien ! ma fille, allez vous reposer. Je vais en faire autant. Je suis brisée de fatigue. C'est demain dimanche. J'irai entendre la messe à l'église paroissiale. Il faut que je sois prête de grand matin.

—Bonne nuit, ma sœur !

—Merci, mon enfant ! Vous me réveillerez, n'est-ce pas ?

—Oui, ma sœur.

La religieuse absorba le contenu de son verre jusqu'à la dernière goutte et regagna sa chambre. Jeanne l'ayant vue boire se retira, fit une ronde dans la salle des malades et rentra dans le cabinet où elle couchait. Ce cabinet prenait jour par une petite fenêtre grillée. Quoi qu'on fût en plein hiver, et personne ne peut avoir oublié combien fut rigoureux l'hiver de 1880, Jeanne étouffait. De grosses gouttes de sueur coulaient sur ses tempes. Elle ouvrit la fenêtre et appuya son front brûlant contre les barreaux de fer. La nuit était sombre. Quelques flocons de neige voltigeaient dans l'espace. La détenue eut un sourire aux lèvres.

—Voilà un beau temps pour moi, murmura-t-elle.

Un souffle de bise passant sur son corps la fit frissonner. Elle referma la fenêtre et poursuivit, en traversant la pharmacie et en écoutant si elle entendait quelque mouvement dans la chambrette de sœur Philomène :

—Pourvu que le narcotique produise l'effet attendu, et que cet effet se prolonge autant qu'il le faudra.

Pendant quelques secondes, elle retint sa respiration.

—Je n'entends rien, dit-elle en se retirant. Sa lumière est éteinte, elle doit dormir. Le sommeil est venu vite ! Demain matin dormira-t-elle encore ?

A une question ainsi posée, répondre était impossible ; il fallait attendre. Jeanne se jeta sur son lit sans se déshabiller et repassa dans son esprit ce qu'elle avait à faire pour arriver à sortir de sa prison. La nuit s'acheva lentement. Cinq heures du matin sonnèrent. Le dimanche, à cinq heures, le gardien de service venait ouvrir la porte de l'infirmerie qu'on fermait chaque soir. Jeanne l'entendit. Elle fut debout aussitôt, alluma une petite lanterne et, traversant la pharmacie, entra dans la chambre de sœur Philomène. La religieuse, étendue sur son lit, les mains jointes, dormait d'un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort. La veuve de Pierre Fortier eut peur. Sa soif ardente de liberté venait-elle de lui faire commettre un crime involontaire ? Vivement elle posa la main sur la poitrine de la sœur. Le corps était chaud. Le cœur battait. Jeanne respira et, sans perdre une seconde, se rendit à la chambre de la supérieure, prête à partir déjà.

—Ma mère, lui dit-elle, sœur Philomène m'envoie à vous. Elle achève un pansement et vous prie de ne pas l'attendre. Elle vous rejoindra tout à l'heure, à l'église.

—Bien, mon enfant ; merci, répondit la supérieure. Dites-lui que nous partons sans elle.

—Oui, ma mère.

Jeanne regagna l'infirmerie et trouva la religieuse plongée plus que jamais dans un sommeil quasi léthargique. Alors elle se dépouilla d'une partie de ses vêtements, et avec une prodigieuse rapidité revêtit le costume de sœur Philomène. La sœur étant à peu près de sa taille, les vêtements lui allaient le mieux du monde. La coiffe modifiait entièrement l'apparence de son visage et lui donnait l'air d'une véritable religieuse. Jeanne n'oublia ni le chapelet à gros grains, ni le livre d'heures,

ni le trousseau de clefs qu'elle pendit à sa ceinture. Dans un coin se trouvait une longue pelisse de gros drap gris à capuchon. La détenue endossa cette pelisse et rabattit le capuchon sur sa coiffe, puis elle glissa dans la poche de sa robe un mouchoir soigneusement noué. Ce mouchoir contenait son humble fortune.

—Allons ! se dit-elle alors en faisant un geste de résolution. A la garde Dieu !

Et elle sortit de l'infirmerie.

#### XLIX

Les sœurs de Saint-Vincent de Paul étaient au nombre de dix à la maison centrale, sous la direction d'une supérieure. Tous les dimanches matin elles sortaient ensemble, nous le savons, pour aller entendre la première messe à l'église paroissiale. Ce matin-là, depuis quelques minutes neuf d'entre elles étaient réunies dans une salle du rez-de-chaussée placée entre le greffe et la porte donnant sur la cour. La supérieure arriva.

—Je ne vois pas sœur Philomène, dit une jeune sœur.

—Nous ne l'attendrons point, répliqua la supérieure. Elle achève un pansement et nous rejoindra plus tard.

Puis elle ajouta, en s'adressant au guichetier.

—Voulez-vous nous ouvrir, mon ami ?

—A l'instant, madame la supérieure.

La lourde clef tourna dans la serrure massive. La porte roula sur ses gonds.

Les religieuses, bravant la neige qui maintenant tombait à flocons épais, traversèrent la cour et arrivèrent au chemin de ronde dont un second guichetier leur ouvrit également la porte. Dix minutes après leur départ, un petit coup fut frappé à l'huis de la salle du rez-de-chaussée, du côté de la prison. Le gardien fit jouer son guichet, regarda et vit une religieuse.

—Ah ! ah ! dit-il, c'est sœur Philomène ; je suis prévenu. Passez ma sœur. Vous allez avoir un fichu temps ! Un kilomètre dans la neige à six heures du matin, c'est dur !

La religieuse, dont le capuchon rabattu de la pelisse cachait aux trois quarts le visage, se contenta d'incliner la tête sans répondre, et se dirigea vers la porte qui s'ouvrit devant elle. Un instant après, la porte du chemin de ronde se referma derrière elle. Jeanne était libre. Cette liberté conquise devait-elle être de longue durée ?

Nous ne tarderons pas à l'apprendre à nos lecteurs, mais en ce moment il nous faut remonter de quatre mois dans le passé et retourner à New-York, chez Jacques Garaud, ou plutôt chez Paul Harmant, le grand industriel plusieurs fois millionnaire. L'ex-contremaître d'Alfortville atteignait sa cinquante-troisième année. Sa fille Mary qu'il enveloppait d'une tendresse immense, avait dix-huit ans. C'était une jeune fille blonde, délicieusement jolie, mais la pâleur nacrée de ses joues, le cercle d'azur tracé autour de ses paupières, pouvaient faire craindre qu'elle ne portât en son sein le germe de la maladie de poitrine qui avait tué prématurément sa mère, l'angélique Noémi, dont elle semblait le portrait vivant. Cette maladie, cependant, n'avait point encore eu d'action visible sur le corps frêle et gracieux de Mary ; elle restait à l'état de menace incessante et, pour ne pas croire à cette menace, Paul Harmant fermait les yeux. L'ascendant de Mary sur son père était sans bornes. Il lui suffisait de vouloir pour être obéie. Or, elle voulait souvent. Naturellement fantasque et capricieuse, et de plus très gâtée en sa qualité de fille unique, il lui passait dans l'esprit mille fantaisies, dont elle réclamait l'immédiate réalisation.

Au moment où nous la présentons à nos lecteurs, elle était à table avec son père, en compagnie d'Ovide Soliveau, devenu, depuis la mort de James Mortimer, le commensal de la maison et le parent avoué du grand industriel. On achevait de déjeuner. Mary coupait de fines tranches d'ananas et les accommodait avec du marasquin. Tout à coup, interrompant sans façon les deux hommes qui causaient des affaires de l'usine, elle dit :

—Père, écoute-moi et réponds-moi.

Jacques Garaud se tourna vers sa fille.

—Quoi, chère enfant ? demanda-t-il ; que veux-tu savoir ?

—A combien se monte, aujourd'hui, le chiffre de ta fortune ?

En entendant cette question, les deux prétendus cousins échangèrent un regard de surprise. Mary attendit une seconde, puis reprit avec impatience :

—Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Commence par me répondre, tu t'étonneras ensuite. Le cousin connaît toutes tes affaires. Tu n'as pas de secret pour lui. Donc sa présence n'est pas gênante et ne peut t'empêcher de m'apprendre ce que je désire savoir.

—Mais pourquoi le désires-tu ? hasarda Jacques Garaud.

—Pourquoi ? Parce que...

—Ce n'est point une raison.

—Je la trouve suffisante. Je "veux" parce qu'il me plaît de "vouloir." Allons, réponds !

—Eh ! bien, mon enfant, je possède, nous possédons en ce moment près de cinq cent mille livres de rentes.

—Ce qui fait un capital ?

—A peu près de dix millions.

—L'usine est-elle comptée là-dedans ?

—Non.

—Que peut-elle valoir ?

—Un million... J'aurais acquéreur à ce prix.

—Eh bien ! il faut vendre.

Le faux Paul Harmant et Ovide Soliveau regardèrent Mary avec stupeur.

—Tu veux que je vende mon usine ! s'écria Jacques.

—Parfaitement !

—Mais...

—Il n'y a point de : "mais..." Je te trouve assez riche.

—La jeune fille sourit en voyant les visages de ses deux auditeurs, que la stupéfaction rendait comiques, et poursuivit :

—Je t'engage même à vendre le plus vite possible.

—Rien ne presse.

—Cela presse, au contraire, beaucoup. J'ai un projet qui ne peut se remettre.

—Et ce projet ?

—C'est d'aller nous fixer en France.

Les deux hommes sentirent un petit frisson passer sur leur épiderme.

—En France ! répétèrent-ils à la fois.

—Eh oui, sans doute, en France ! le pays de mon père. Votre pays, cousin Ovide ! Votre pays et le mien aussi, car je suis Française ! Sans la connaître, j'adore la France. Je veux la voir, je veux y vivre et je veux y mourir !

—Que parles-tu de mourir, mignonne ? s'écria Jacques en attirant à lui la tête blonde de Mary et en la pressant contre sa poitrine.

—Oh ! je n'en ai pas envie, tu peux le croire ! fit la jeune fille en riant ; je n'en ai pas envie, au contraire ! Ici, je mourrai jeune, car je m'ennuie. L'Amérique m'est odieuse. Paris m'attire. Paris, la ville des merveilles ! Il me semble qu'à Paris je respirerai plus facilement qu'à New-York, que je n'aurai plus ces oppressions qui parfois m'étouffent.

—Mais, chère enfant, répondit Jacques, rien ne nous empêche d'aller immédiatement en France, à Paris, et d'y passer deux ou trois mois.

—Oh ! non ! pas cela ! fit impétueusement Mary, je déteste les demi-mesures. Je veux que tu liquides tes affaires, que tu réalises ta fortune et que nous partions pour la France sans esprit de retour.

Ovide Soliveau intervint.

—Vendre cette usine ! dit-il d'un ton maussade, quitter définitivement l'Amérique ! Mais c'est absurde ! c'est insensé !

—Libre à vous, cousin, de penser ainsi ! Vous êtes maître absolu de rester à New-York aussi longtemps que ça vous plaira, et toujours même si ça vous convient. Je ne tiens pas, oh ! mais pas du tout, à vous emmener ! Mais moi je veux partir ! Si je ne partais pas, je mourrais !

—Encore ! murmura le père attristé. Que se passe-t-il donc dans ton esprit ce matin, pour avoir des idées si sombres ?

—Je ne sais pas... il ne se passe rien dans mon esprit ; l'ennui m'étouffe... il me tue... voilà tout.

Et Mary éclata en sanglots. Jacques Garaud la prit dans ses bras et une grosse larme du misérable tomba sur les cheveux de la jeune fille.

—Calme-toi, chère enfant, balbutia-t-il d'une voix brisée. Calme-toi, je t'en supplie... tes désirs